

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62137

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.



Liselotte von der Pfalz, Briefe an Johanna Sophie von Schaumburg-Lippe. Kommentiert und mit einem Nachwort, hg. von Jürgen Voss, St. Ingbert (Röhrig Universitätsverlag) 2003, 135 p. (Kleines Archiv des achtzehnten Jahrhunderts, 41).

Petit à petit, les archives livrent de nouvelles lettres inédites de Madame Palatine, belle sœur du Roi-Soleil et épistolière sans seconde. Après la publication des lettres françaises par Dirk van der Cruysse (Fayard, 1989), paraît, sous la direction érudite de Jürgen Voss, une nouvelle correspondance allemande, celle que Madame adressa à la comtesse de Schaumbourg-Lippe entre 1717 et 1722. Ces cinquante-deux lettres conservées dans les archives familiales de la destinataire concernent l'extrême fin de la vie de la princesse, dans les années où son fils, Philippe d'Orléans, exerçait en France la régence du royaume. Comme Madame n'a pas la langue dans sa poche, on peut s'attendre à quelques remarques savoureuses de sa part sur les événements politiques, en particulier sur la conjuration de Cellamare qui manqua renverser le Régent. Elle manifeste à l'égard des conspirateurs qui ont voulu »assassinieren« son fils une véritable rage qui se concentre sur la duchesse du Maine »noch viel verteuffelter als ihr Man«, le très influençable duc (Lettre 29). Mais elle n'oublie pas de poursuivre encore de sa haine vigilante »die alte Zot die Maintenon« (Lettre 30). Nous sommes en pays de connaissance. La princesse n'a rien perdu de son franc-parler. Ni de son intérêt pour les sujets les plus variés, le théâtre, mais aussi la libre-pensée: elle recommande à sa correspondante la lecture du très libertin voyage dans la lune (*L'Autre monde*) de Cyrano de Bergerac (Lettre 30), dont la possession d'une copie manuscrite qui se trouve à Munich et provient des collections de l'électeur palatin Karl Theodor lui a été un peu trop vite attribuée, condamne la »secte« mystique de Jean Labadie réfugié autrefois à Herford chez sa soeur, la princesse Élisabeth (Lettres 18, 19), s'interroge sur les centuries de Nostradamus (Lettre 11) et se gausse du bon horoscope de Fénelon qui ne l'a pas empêché de mourir (Lettre 19). Toujours aussi passionnée de spectacles, elle juge en expert le jeu du vieux Michel Baron, ce comédien mythique mais qui veut »quittieren« la Comédie (Lettre 43), elle cite des répliques de l'ancien théâtre italien de Paris, ce recueil qui lui fut dédié en 1700 par l'Arlequin Gherardi (Lettre 31) et si elle souhaite qu'un nouveau Molière vienne pour »corrigieren« la Cour et si un Racine est pour elle incomparable dans la »tendresse«, elle évoque une nouvelle fois le goût dominant de son père, l'électeur Karl Ludwig, qui traduisait Ben Jonson et faisait jouer à Heidelberg ces pièces anglaises si supérieures aux françaises, mais de toute manière très loin au-dessus du répertoire allemand (Lettre 15). Elle envoie, par ailleurs, à sa correspondante les nouveautés théâtrales publiées en France (Lettre 2). On ne sait ce que pensait de ces frivolités parisiennes la très dévote comtesse de Schaumbourg-Lippe, dont nous n'avons pas les réponses aux rafales épistolaires venues de Paris de la part d'une vieille dame qui passait l'essentiel de son temps à écrire de longues lettres – en un jour, dix-sept pages à la princesse de Galles et dix à la duchesse de Lorraine (Lettre 34)! – à tout ce qu'elle comptait de parenté en Europe. Et elle était alliée de presque toutes les maisons souveraines du nord du continent: de l'Angleterre à la France (Lorraine comprise) en passant par la Prusse, le Hanovre et divers états allemands de moindre importance. La correspondance est envoyée en Angleterre, où la comtesse est, depuis 1714, dame d'honneur de la princesse de Galles, née Caroline d'Ansbach, elle-même l'une des destinations favorites des lettres de Madame. C'est pourquoi les envois à Johanna Sophie sont pleins d'informations et de questions sur la famille hanovrienne qui s'est installée sur le trône d'Angleterre. Si Madame ne fait guère de politique dans sa correspondance (Lettre 10) – elle a longtemps craint le cabinet noir de Versailles –, les excellentes relations qu'elle entretient avec la cour de Londres vont dans le sens de la nouvelle politique diplomatique développée par l'abbé Dubois, ministre des Affaires étrangères de son fils, dont elle suit les efforts en faveur de la nouvelle alliance (Lettre 7). Utilisant l'exercice épistolaire quotidien comme un moyen d'entretenir une langue allemande qu'elle ne parle pas en France (Lettre 2), Madame se répète volontiers



dans ses correspondances familières aux multiples destinataires, telle anecdote sur le poète Benserade se retrouve dans une de ses lettres à sa demi-sœur Louise de Degenfeld (Lettre 20) et l'annotation rapide mais essentielle de J. Voss pourrait redoubler très souvent cette remarque en s'aidant des correspondances contemporaines de la princesse. La transcription du texte allemand – orthographe et ponctuation royalement déficientes comprises – ne facilite pas la lecture de pages où l'allemand se mêle au français parfois phonétique de la princesse («vavorit» pour favorite) (Lettre 15) et où de délicieuses transpositions germaniques en «iren» témoignent parfois, à leur manière, de réalités très françaises et, sans doute, intraduisibles. Quelques mots ont résisté à leur pugnacité de l'éditeur, telle ou telle lecture ou interprétation serait à revoir: la «hoffmeisterin mad<sup>e</sup> de maray» (Lettre 22) ne peut pas être la comédienne Charlotte Desmares, l'une des maîtresses du Régent, mais ce sont des minuties qui ne gênent pas la lecture des très roboratives et vivantes lettres de la princesse.

François MOUREAU, Paris

Jean MEYER, Louis XV ou le scepticisme politique. Édition établie avec la collaboration de Christophe LEVANTAL, Paris (Sicre) 2003, 176 S.

Seit seiner Thèse d'État über den bretonischen Adel hat Jean Meyer zahlreiche Bücher und Beiträge zur französischen und europäischen Geschichte des 18. Jh. vorgelegt. Seine biographischen Arbeiten zur Epoche (Le Régent, 1985, La Chalotais, 1995) ergänzt er nun um einen Essay über den wohl unbekanntesten Bourbonen, Ludwig XV. Dabei geht es ihm sowohl um eine »réécriture aussi proche que possible d'une réalité historique singulièrement fuyante et complexe« (S. 9), als auch um eine Absage an all die Darstellungen, die den König als schwach und nur an Ausschweifungen interessiert charakterisieren.

In einer Mischung aus chronologischem und problemorientiertem Vorgehen zeichnet Meyer das Leben und die Epoche Ludwigs XV. nach. Während seiner Kindheit ohne Eltern, die seinen Charakter nachhaltig prägte (extreme Schüchternheit), genoß der junge König eine hervorragende Erziehung und Ausbildung, die durch das Ministeriat seines Lehrers Kardinal Fleury weit über das Erreichen der Volljährigkeit verlängert wurde. Im Grunde übernahm Ludwig erst 1743, nach dem Tode des Kardinals und mitten im Österreichischen Erbfolgekrieg, die Regierung nach dem Vorbild seines Urgroßvaters. Der Willen zur Selbstherrschaft kann Ludwig XV. nicht abgesprochen werden: Wie kaum ein anderer Monarch arbeitete er sich durch die ihm vorgelegten Dossiers, immer bestrebt, alle verfügbaren Informationen zu besitzen. Seine größte Schwäche als Herrscher war zweifellos, daß er sich aufgrund seiner Schüchternheit schwer damit tat, vor den Ministern seine Entschlüsse mit Nachdruck zu vertreten. Dies führte einerseits zu heftigen Auseinandersetzungen unter den Ministern, die um die Nachfolge Fleurys stritten, andererseits zu zahlreichen, oft überraschenden Entlassungen. In der Unfähigkeit, Entschlüsse an die Minister weiterzuleiten und ihre Umsetzung zu verlangen, liegt wohl auch der Ursprung seiner Vorliebe für die Geheimdiplomatie, an sich in der Epoche nicht selten, wohl aber selten mit so viel Ausdauer betrieben wie von Ludwig XV.

Dem König war bewußt, welches schwere Erbe er angetreten hatte und wie schwer es werden würde, es zu bewahren – Meyer leitet daraus den »politischen Skeptizismus« des Königs ab. Die Aufgaben, die sich ihm stellten, vor allem seit dem »tournant« der 1740er Jahre, verlangten einen »großen« König. In der Innenpolitik verband sich die jansenistische Bewegung mit den immer rebellischeren Parlamenten. In der Außenpolitik zwangen der englisch-französische Gegensatz und der gewaltsame Aufstieg Preußens den friedliebenden König in letztlich ruinöse Kriege, die eine Sanierung des defizitären Staatshaushaltes unmöglich machten. Parallel dazu setzte der Aufschwung der *Lumières* in Frankreich ein,